

Fanny Dumond

Constance ou la petite souris



À mes amours

À mes ami(e)s

À mon mentor

EXTRAIT

*Dire que j'ai passé des années à côté de lui
sans le regarder on a à peine ouvert les
yeux nous deux*

...

*Maintenant qu'il est loin d'ici en pensant à
tout ça, j'me dis « J'aimerai bien qu'il soit
près de moi »*

PAPA

Extrait

de « Mon vieux »

Daniel Guichard

*Les enfants commencent par aimer leurs
parents ; Devenus grands, ils les jugent ;
Quelquefois, ils leur pardonnent.*

Extrait

de « Le portrait de Dorian Gray »

Oscar Wilde

*Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant se
peut reconnaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance. En toute
affaire ils ne font que songer aux moyens
d'exercer leur langue. Hé ! mon ami, **tire-
moi de danger**, tu feras après ta harangue.*

Extrait

de « L'enfant et le maître d'école »

Jean de La Fontaine

Prologue

J'avais mis toutes mes « aventures » à la corbeille mais, un soir, le mot de passe qui me manquait a soudain ouvert le disque dur de mon cerveau. Ce déclic, bien trop tardif, m'a libérée d'un joug mental inadmissible. Je réalise que ma vie aurait été autrement plus douce si j'avais osé me faire respecter.

La frontière est si ténue entre témoignage et règlement de comptes que je me suis longtemps interrogée avant d'imprimer ce roman car il aborde un sujet ô combien tabou ! Sommes-nous obligés d'honorer nos parents selon le sacro-saint précepte religieux ? Je porte aux nues mon petit Papa chéri, quant à ma mère... Comment pourrais-je la magnifier alors qu'elle n'a jamais respecté quiconque ?

Moi, la mère poule, j'aurais beau me triturer les méninges dans tous les sens pendant mille ans, je ne comprendrais jamais certains comportements. Mais bon, ce n'est pas à moi de juger.

Par ce témoignage fort, dérangeant, salvateur

mais douloureux à relater, je souhaite démontrer à tous ceux qui subissent brimades, harcèlements en tous genres qu'ils ne doivent pas craindre d'oser témoigner et que, nul n'est obligé d'aimer son tyran, quel qu'il soit.

Mon but n'étant pas de « faire pleurer dans les chaumières », j'ai tenté d'éviter le pathos qui ne me sied pas car je suis d'un naturel jovial et optimiste. Il est vrai que certaines situations sont tellement incroyables qu'il vaut mieux en rire qu'en pleurer, n'est-ce-pas ? En outre, je relativise : je suis encore là, Dieu merci.

Première partie

EXTRAIT

On y est si bien !

J'ai 2 ans. Mes yeux vont de découverte en découverte. Ma maison est petite mais, on y est si bien tous les trois Papa, Maman et moi !

Le lundi, jour de lessive, j'aide ma mère à laver le linge dans l'immense baquet. Elle me confie les mouchoirs que je frotte sur la planche à laver. Comme je suis fière d'aider Maman !

Tous les matins, en cette lointaine année 1956, le laitier monte dans les étages le lait qu'il transporte sur son triporteur. Je l'attends avec la serpillère. Le brave homme, suant sang et eau, ouvre le gros bidon et, à l'aide d'une louche, remplit le pot à lait de ma mère. Mais, il fait toujours tomber quelques gouttes de lolo sur le palier aussi, je m'empresse d'éponger ces petites taches. Il est hilare. « Une vraie petite bonne femme », dit-il.

À midi, je vais attendre Papa à la sortie de son travail. Agrippée à la rampe d'escaliers, je descends toute seule les marches en pierres scintillantes qui me fascinent. Arrivée sur le seuil de la maison, je bifurque à gauche. Je trotte sur quelques mètres. Je stoppe net. Je vois des éclairs. Une odeur de brûlé me prend les

narines. J'attends. J'ai peur. Mais, lorsque je vois la silhouette de mon petit Papa chéri, je m'élançe à sa rencontre ignorant tout de l'étrange manège qui se déroule dans l'atelier de chaudronnerie. Au loin, Papa s'agenouille et me tend les bras. Mes petites jambes m'entraînent jusqu'à lui. Il me soulève de terre et me couvre de baisers. Main dans la main, nous repassons devant les soudeurs. Je n'ai plus peur. Mon Papa est le plus fort !

Quand il fait froid, j'engouffre ma menotte dans la poche de sa canadienne. Et là, je suis aux anges ! Sa veste est fourrée, elle lui tient bien chaud. Elle a de grands boutons marron que je m'amuse à faire rentrer et sortir des brandebourgs qui les retiennent.

Il est fou de moi mon jeune Papa. Il m'a tant désirée. Il est si beau avec son si gentil sourire.

Le transistor

Un bon gros transistor trône sur le buffet. Le dimanche matin, le petit appartement résonne des airs d'accordéon et fleure bon le repas qui mijote.

Tous les soirs, assis devant le poste, nous écoutons une émission qui s'intitule « La famille Duraton ». Un jour, le transistor tombe en panne. Papa, bien embêté, décide de voir ce qui se passe dans ce *satané transistor*. On va rater le feuilleton ! Papa s'arme d'un tournevis. Je suis fascinée. Je vais voir la famille Duraton ! Je retiens mon souffle. Papa ouvre le ventre du poste. Et... que vois-je ? : des ampoules, des fils emmêlés, de la poussière mais pas la moindre trace du papa, de la maman et des enfants que, pourtant, j'entends tous les soirs. Bizarre tout ça ! J'examine tous les recoins du poste éventré. Personne. Mais où se cachent-ils ? Mes parents restent pantois de ma question.

Bien avant 1983, mon petit cerveau avait inventé les « Minipouss ».

Les oiseaux

Tous les dimanches, nous faisons une grande balade à pied. Trotte-menu, main dans la main avec Papa et Maman, je marche d'un bon pas. Lorsque je suis un *peu* fatiguée, je me retrouve à dada sur les épaules de mon Papa qui s'en donne à cœur joie à faire des cabrioles qui me font hurler de rire.

Nous arrivons sur une grande place où de nombreux passants déambulent en papotant. Mais... il y a autre chose à cet endroit : des centaines de pigeons qui picorent le vieux pain que les badauds leur jettent. Ces horribles oiseaux ne sont pas farouches, loin s'en faut ! Je me retrouve vite entourée de ces volatiles qui se posent sans vergogne sur ma tête, sur mes épaules, qui battent des ailes dans un fracas infernal. C'est un tel spectacle que les passants sont étonnés de voir cette petite fille couverte de pigeons. Certains prennent des clichés. Mais moi, je suis terrifiée. Je n'arrive pas à me dépêtrer de ces affreuses bestioles. Je pleure à chaudes larmes. Enfin, mes parents prennent conscience de ma frayeur et me sauvent de cet enfer.

Allez donc savoir pourquoi je suis ornithophobe !

Je veux rentrer chez moi !

Mes parents ont acheté une petite sœur. Nous sommes bien à l'étroit dans mon *chez moi* qui n'est composé que d'une seule pièce. En fait, il s'agit d'une mansarde sous les toits. On y accède après avoir grimpé les trois étages d'un escalier en colimaçon éclairé par de faibles ampoules. Sur chaque palier, on distingue une porte derrière laquelle se trouvent les cabinets d'où s'échappent des effluves pas très odorants. Et, que dire de la cave, fermée par une lourde grille en fer ! C'est dans cet antre que Maman m'entraîne lorsque qu'elle va y remplir son seau à charbon. Il y fait plus noir que dans la tanière d'un loup-garou ! Et puis, cette odeur de moisi, ces courant d'air venant des soupiraux me donnent vite envie de m'enfuir. C'est là-dedans que Maman menace de m'enfermer si je ne suis pas sage !

Mon *chez moi* est chichement meublé. Au milieu de la pièce trône la table ronde recouverte d'une toile cirée dont j'aime bien l'odeur. Dans le fond, sous la soupente, on distingue une petite porte qui donne sur un cagibi. Contre le mur à droite, on remarque un buffet bas peint en blanc sur lequel le fameux transistor

est installé. La pièce est séparée par un rideau aux tons marron sur lequel est représentée à l'infini une scène de chasse. Je reste souvent à rêver devant ces chasseurs assis sur leurs chevaux et qui soufflent dans des cors. Derrière ce paravent, il y a mon petit lit que je partage avec ma sœur et celui, plus grand, de mes parents sur lequel je fais souvent des galipettes. Sur le côté, au fond à gauche, un gros poêle à charbon dispense sa chaleur en hiver. Mon *chez moi* est un peu sombre car la lumière rentre par une toute petite fenêtre qui s'ouvre sur le toit. Mes parents sont obligés de se courber lorsqu'ils se tiennent au fond de la pièce.

Quelquefois, en hiver, Maman récupère un oisillon tombé sur le toit. Elle le place au creux de sa main pour le réchauffer, le fait boire à l'aide d'une petite cuillère puis élève ses mains, les écarte et le petit oiseau prend son envol. Parfois, la nuit, nous entendons des bruits dans le mur. J'ai peur. Papa m'explique que ce sont des hirondelles qui nichent dans les pierres.

Lorsque j'ai trois ans, Maman attend son troisième enfant et, pour le coup, mes parents sont obligés de déménager. Ils trouvent un appartement beaucoup plus grand. La première fois que j'y pénètre, ma mère m'assied par terre dans la salle à manger où il n'y a pas encore d'électricité et me confie la garde de ma sœur pendant qu'ils font un aller-retour dans ma « vieille maison » pour ramener d'autres cartons.

Que c'est long ! Je ne bouge pas. Je suis désorientée. J'ai peur dans le noir. Je veux rentrer *chez moi* !

Prière au petit Jésus

Tous les soirs, je demande au petit Jésus de m'apporter un petit frère. J'en ai assez de ma sœur qui n'arrête pas de crier. Les garçons, c'est plus mignons !

Un beau jour de février, Papa m'annonce que j'ai une autre petite sœur. Je suis très en colère contre lui. Il m'explique :

– Il n'y avait plus de garçon dans le magasin. On a acheté une autre petite fille.

Je ne comprends plus rien. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent être bêtes mes parents ! Pourquoi étaient-ils si pressés ? Pourquoi n'ont-ils pas attendu que le marchand ait à nouveau des petits frères ? Ce n'était quand même pas si urgent ! Et Maman où est-elle passée ? Pourquoi n'est-elle pas revenue avec lui ? Grand mystère !

Je suis aussi très en colère contre le petit Jésus : il ne m'a pas entendue ou pire, pas écoutée.

C'est pas rigolo !

Je pleure beaucoup ce triste jour où je suis séparée de ma Maman. Je me retrouve avec une ribambelle d'enfants que je ne connais pas ! Et qui est cette dame qui me demande de choisir un jouet ? Je jette mon dévolu sur un nounours perché tout seul, là-haut, sur une étagère et qui me semble aussi triste que moi. Que la matinée me semble longue avec ce joujou dans les bras !

Un jour, la maîtresse nous fait mettre sur la pointe des pieds pour danser. Oh, là, là quel malheur ! Mes chaussures toutes neuves ont un pli sur le dessus. Mes beaux souliers sont tout abîmés ! J'éclate en sanglots. La maîtresse qui ne comprend pas ma tristesse a toutes les peines du monde à me consoler.

Dans la grande salle des sanitaires, les petits waters sont alignés le long des murs et au milieu trône un immense lavabo rond où toutes les élèves se lavent les mains. Le gros problème est que nous avons chacune notre torchon marqué à notre nom. Ils sont tous suspendus autour du lavabo mais comment faire pour reconnaître le nôtre parmi cette multitude quand on ne sait pas encore lire ? Les femmes de

service nous houspillent et nous malmènent car nous nous essuyons les mains avec le premier venu.

– Nom d'un chien ! Vous avez chacune votre torchon, prenez le vôtre !

Pauvres de nous. Je suis déconcertée. Je demanderai à Maman la couleur du mien pour ne plus me tromper. C'est déjà pas rigolo cette école, si en plus je me fais disputer pour un torchon !

Souvent dans ma cuisine, lorsque je m'essuie les mains, je repense à ces femmes qui, à mon avis, n'avaient pas inventé le fil à fabriquer les torchons.